

II – Life of the Early Marist Missionaries

Nourritures missionnaires

De l'importance de l'alimentation et de ses conséquences sur les missionnaires, la Mission et le territoire¹

Lionel Roos-Jourdan

Si le Père Colin reçut un abondant courrier des pères missionnaires d'Océanie (plusieurs centaines de lettres sous son généralat) ce n'est pas le cas du P. Victor Poupinel.² Est-ce à dire que la mémoire mariste a surévalué le rôle du P. Poupinel pourtant considéré comme le père des missionnaires ? Si le volume de correspondance est moindre, c'est surtout la nature, le contenu de celle-ci qui diffère. En effet, en bon père de famille, Victor Poupinel est chargé des aspects matériels de la mission. Il est question ici, de marchandises à transporter, de vêtements, de fournitures nombreuses et variées, des casseroles et quincailleries diverses, jusqu'aux manuels de théologie, sans oublier des nourritures plus terrestres, farine et vin. Poupinel apparaît comme l'intendant, nous dirions aujourd'hui le logisticien de la mission. Les courriers qui lui sont adressés nous font découvrir le quotidien, la vie matérielle des Maristes en Océanie. Si les difficultés matérielles, ne doivent pas faire oublier celles liées à l'isolement, au décalage culturel, aux souffrances morales, elles restent cependant prégnantes au quotidien. En effet avant même de penser à évangéliser, ne faut-il pas se loger, se vêtir et plus encore assurer sa subsistance ? C'est ce dernier aspect qui retiendra notre attention : comment assurer le pain et le vin quotidiens des missionnaires perdus dans le Grand Océan ?

Des stocks insuffisants, un approvisionnement aléatoire

Les demandes de secours alimentaires arrivent jusqu'au P. Poupinel. Ainsi le P. Bataillon³ écrit-il que sa mission manque de pain et de vin⁴ alors que son confrère Guillaume Douarre⁵

¹ Cet article (2017) entend évoquer une thématique peu présente et aborder différemment l'histoire missionnaire mariste en Océanie, il ne se veut en aucun cas une étude exhaustive sur le sujet, nous nous sommes limités tant dans l'espace, excluant certains archipels, que dans le temps privilégiant les débuts de la mission, sous le généralat du P. Colin.

² POUPINEL VICTOR (14-11-1815 03-09-1839 10-07-1884) Il est né en Normandie, en France. Après son ordination, il est secrétaire du Père Colin pendant son généralat. Il continue ce travail sous le Général suivant, le Père Favre, plus particulièrement chargé des contacts avec les Missions d'Océanie. Il est Procureur des Missions en France. Il est également Visiteur officiel des Missions et c'est précisément à ce titre qu'il voyage à travers l'Océanie, donnant des retraites et répondant aux besoins des missionnaires. Il est nommé ensuite Assistant Général chargé spécialement des Missions. Sa correspondance avec les missionnaires constitue plusieurs volumes. Il est connu en France comme « Père et Protecteur » des Missions. Il meurt à Lyon, à l'âge de 69 ans.

NB : Les notices biographiques sont reprises de l'*Anthologie* à laquelle nous avons participé (Charles Girard (dir.), *Lettres des missionnaires maristes en Océanie 1836-1854*, Paris, Karthala, 2008).

³ BATAILLON PIERRE (06-01-1810 24-09-1836 11-04-1877) Il est né dans la région lyonnaise, et il travaille comme prêtre dans une paroisse rurale pendant 2 ans avant de se retrouver dans le premier groupe de maristes à faire leur profession religieuse devant et avec le P. Colin. La veille de Noël de la même année 1836, à 26 ans, il prend la *Delphine* avec Pierre Chanel et le premier groupe de prêtres et frères maristes pour le Pacifique. Avec le Fr. Joseph Xavier Luzy, il est le premier mariste à recevoir une nomination pour l'Océanie. Eux deux commencent la mission à Wallis. Une fois nommé par Mgr Pompallier, le jeune P. Bataillon dit: « J'accepte, sachant que notre Evêque m'honore en me nommant le premier sur le champ de bataille ». Bien que vivant au début en danger permanent, toute l'île est entièrement catholique vers 1842. En 1843 il est sacré à Wallis premier Vicaire Apostolique de l'Océanie Centrale.

⁴ Lettre du 8/12/1843 à Victor Poupinel.

⁵ DOUARRE GUILLAUME (16-12-1810 08-09-1842 27-04-1853) Il est prêtre diocésain français à Clermont pendant 8 ans avant de se joindre à la SM. Le jour même de sa profession religieuse, il est nommé Evêque Coadjuteur de l'Océanie Centrale. Il a 32 ans. L'année suivante, il arrive à l'île de Wallis et sacre le P. Bataillon qui sera son supérieur de l'Océanie Centrale. A la fin de 1843, il arrive à Balade dans le Nord de la Nouvelle-Calédonie. Après l'établissement d'une petite communauté chrétienne, il retourne en Europe en 1846, pour faire connaître les besoins de sa Mission. Pendant son séjour il est nommé 1er Vicaire Apostolique de Nouvelle-

réclame des salaisons, du pain et du vin⁶. Demande bien naturelle pour un contemporain, auvergnat de surcroît, sans vouloir tomber dans un lieu commun éculé... mais qui montre plus sérieusement que l'inculturation alimentaire n'est pas encore faite.

Dès son arrivée en Nouvelle Calédonie Mgr. Douarre notait déjà:⁷

« La nourriture (est) difficile à se procurer, ce pays n'offrant d'autres ressources que celles que l'on se procurera par la culture et les bestiaux. »

Et d'ajouter : « On se contente de peu en mission, à la vérité ; ce peu néanmoins il faut l'avoir. Nous avons parcouru quinze lieues au moins dans l'intérieur sans trouver un fruit à manger si ce n'est de loin en loin quelque coco. Le gibier ou plutôt les canards sauvages y sont très abondants ; nous leur tendrons des pièges pour nous en procurer ; la pêche également nous offrira des aliments. Ce n'est pas que tout cela nous désespère ; nous comptons au contraire beaucoup sur la providence et ce qui nous réjouit c'est de voir que les cœurs sont déjà à nous. »

Si Mgr. Douarre pêche par excès d'optimisme sur les bonnes dispositions des « naturels », il est en revanche très conscient des problèmes d'approvisionnement alimentaire et s'y a telle, moins d'un mois après son arrivée en Calédonie. De son côté le P. Rougeyron écrivait⁸:

« N'ayant de provisions de bouche que pour un mois environ, le navire de l'Etat eut pitié de nous. Il nous laissa pour trois ou quatre mois de farine. Il aurait bien voulu nous mieux doter, mais il se trouvait dans le besoin dans ce moment. Il nous fit espérer que dans cinq à six mois un autre navire de l'Etat viendrait nous apporter nos caisses qui étaient restées en France à notre départ ».

Les missionnaires dépendent pour leur nourriture comme pour leurs autres besoins matériels, des marchandises apportées par les navires. On comprendra dès lors que le P. Rougeyron, voit non sans inquiétude le Bucéphale quitter Balade :

« Jetés sur des rives sauvages, au milieu d'un peuple inconnu, seuls Blancs dans une grande île de quatre-vingts lieues en longueur et de vingt en largeur, sans secours qu'allions-nous devenir après le départ du navire protecteur, à quel sort étions-nous réservés ? »

Homme d'une présence imposante et d'une énergie inépuisable, il œuvre dans son Vicariat avec de zèle. Il croit fermement à la nécessité immédiate d'un clergé indigène et commence des séminaires à Wallis et en Australie dans ce but. Le premier prêtre est ordonné à Rome durant sa vie, et les premières ordinations à Wallis ont lieu peu de temps après sa mort. Il meurt à Wallis à l'âge de 67 ans, après avoir reçu l'extrême Onction et le Viatique dans sa Cathédrale, entouré de son peuple.

Il faudra attendre septembre 1845 pour que le *Rhin*, navire de guerre français ravitaille les missionnaires:⁹

« Ce fut le 25 septembre 1845 que je reçus par la corvette le *Rhin* votre charmante lettre. Ce jour fut béni entre bien d'autres jours, «Voici le jour que le seigneur a fait», il nous tira de notre détresse profonde. Plus de vingt mois s'étaient écoulés et nous n'avions cependant rien reçu, nous qui attendions des secours au sixième mois.... C'est que n'ayant plus rien à mettre sous la dent au bout de quelques mois, nous avons essayé de gagner notre pain à la sueur de notre front, mais nous avons versé beaucoup de sueurs et peu recueilli pour l'entretien de notre misérable existence, à cause de plusieurs incidents qu'il serait trop long de vous énumérer. Nous avons vivoté pendant quinze mois environ, vivant au jour le jour, ne sachant le matin ce que nous mangerions le soir, et le soir ce que nous mangerions le matin ; si nous n'avions porté souvent nos pensées sur ces passages de notre saint évangile: «A chaque jour suffit sa peine » et ces autres: «Gens de peu de foi pourquoi cette

Calédonie. Pendant qu'il est en Europe, ses missionnaires sont attaqués et le Fr. Blaise Marmouillon est tué, ce qui les oblige à se réfugier à Sydney. A son retour en 1849, l'évêque tente à nouveau d'aller en Nouvelle-Calédonie, mais au bout de quelques mois cela s'avère impossible et il retourne à Sydney. En 1851, il essaie pour la 3ème fois d'établir sa Mission en Nouvelle-Calédonie, et cette fois-ci avec succès, à Balade, et de là l'Église se développe. Mais deux années plus tard il meurt de fièvre. Il a 43 ans.

⁶ Lettre du 8/10/1845 à Victor Poupinel.

⁷ Lettre du 10/01/1844. Guillaume Douarre à Jean-Claude Colin.

⁸ Lettre du 31/01/1846. Pierre Rougeyron à Claude-Joseph Favier.

⁹ Lettre du 3/01/1846. Pierre Rougeyron à des confrères.

réflexion sur le fait que vous n'avez pas de pain?» ... nous aurions succombé au découragement; mais les grâces d'état étaient là. Aussi la reconnaissance me presse-t-elle de le dire: le bon maître a voulu nous éprouver, mais ne nous a pas délaissés; au moment précis où nous étions dans les besoins urgents, la providence, comme une bonne mère, est venue à notre secours d'une manière miraculeuse, selon nous.»

Si la providence prend aussi la forme d'un don de nourriture, apportée par le capitaine Richards de Hienghène, et par le chef Bouarate sous la forme d'un important stock d'ignames et de cocos sans lequel la mission n'aurait pas survécu, l'approvisionnement des missionnaires reste difficile et même aléatoire, à l'exemple du navire La Seine, qui en juillet 1846, fait naufrage près de Balade.

Faire son pain contre vent et marée

Il ne suffit pas de disposer de farine, encore faut-il la transformer en pain, ce qui dans l'isolement et le dénuement des premiers missionnaires se révèle bien difficile comme en témoigne le P. Rougeyron¹⁰ :

« Nous avons, comme je crois l'avoir dit, un peu de farine ; elle était de recette dans un pays sans ressource, mais elle avait besoin de préparatifs pour devenir pain. Il fallait nécessairement un four ; et ce four, comment le faire sans briques, sans pierres, sans chaux ? Un four n'est pas possible sans ces matériaux ; ces matériaux existaient dans l'île, mais il fallait les aller chercher à plus d'une lieue, ce que nos forces ne pouvaient nous permettre. Une embarcation fut nécessaire. Le frère Jean nous en fabriqua une. Aussitôt qu'elle eut été achevée, nous changeâmes de métier ; de bûcherons que nous étions nous devînmes matelots. Nous ne ramions pas mal pour des apprentis ! Monseigneur surtout avait la palme. Nous passâmes donc plus d'un mois à traîner et de la pierre et de la terre pour notre four. Vous pensez peut-être, mon révérend père, que nous étions au bout de nos préparatifs. Hélas ! Oui, si nous avions été en pays civilisés. S'il y eut eu à la Calédonie quelques marchands de briques, nous nous serions dispensés d'en faire ; mais ceci manquait avec tout le reste. Ayant donc la terre glaise à notre disposition, nous entreprîmes de faire des briques. Les briques faites, il fallut les faire sécher; une fois sèches il fallut encore les faire cuire et le jour et la nuit. Ah ! Jamais on ne concevra en pays civilisé la peine que l'on est obligé de se donner pour obtenir en pays sauvages les plus petits résultats.

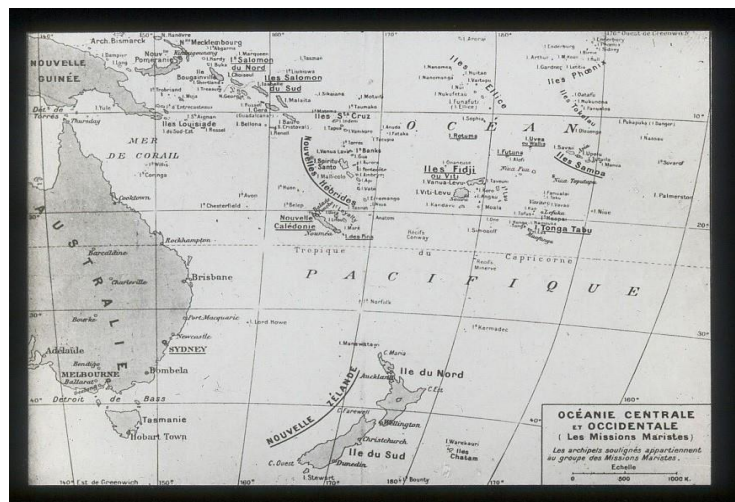
Nos briques et nos pierres préparées, il nous manquait de la chaux, parce que cette terre glaise ne cimentait pas assez. Où prendre la chaux ? Point de chaufour à la Nouvelle Calédonie. En mer basse, nous dirigions notre faible esquif vers les nombreux bancs de corail qui bordent l'île, et là nous faisons notre provision, mais non sans peine, car il fallait souvent plonger pour retirer ces pierres. Plusieurs jours de corvée de la sorte nous fournirent assez de chaux pour le moment. Faire ensuite

¹⁰ ROUGEYRON PIERRE (01-04-1817 11-03-1843 15-11-1902) Il est né dans le Puy-de-Dôme, en France, et il est diacre quand il décide de se joindre à la SM. Profès en mars 1843, il est ordonné prêtre en avril et part pour l'Océanie le même mois avec le premier évêque mariste, Mgr Douarre. Il est à Wallis pour le sacre de Mgr Bataillon, et il va ensuite en Nouvelle-Calédonie où il assiste à la première Messe célébrée par Mgr Douarre, le jour de Noël 1843. Il a alors 26 ans. En 1846, quand Mgr Douarre part pour l'Europe, le père Pierre est laissé en charge de la mission qui se trouve à Balade. L'année suivante, en 1847, il commence une nouvelle mission à Pouébo. La même année, la mission de Balade est attaquée. Le Fr. Blaise Marmoiton y perd la vie et les autres missionnaires, y compris Mgr Collomb, s'enfuient de justesse à Pouébo. A cause de l'hostilité persistante, la mission doit être abandonnée. Pendant leur voyage à Sydney, ils font un bref arrêt à Anatom au Vanuatu. Après quelques mois de récupération à Sydney, ils retournent à Anatom, où ils arrivent le 14 mai 1848, jour dédié à S. Joseph. Ils y construisent une maison et une petite chapelle et célèbrent la première Messe en la fête du Sacré Coeur. En février 1849, après avoir appris quelques bribes de la langue, ils ouvrent leur chapelle aux gens et commencent à prêcher. Cette même année, 1849, la mission est abandonnée, parce que Mgr Douarre arrive d'Europe pour son Vicariat de la Nouvelle-Calédonie nouvellement créé, et qu'il souhaite redémarrer. Le père Rougeyron va à l'île des Pins. Après quelques mois à Futuna, il retourne ensuite à Balade, en 1850. En 1853, il assiste au décès de Mgr Douarre, et il reste en charge de la mission pendant 20 ans. Son quartier général se trouve à La Conception. A l'arrivée de Mgr Vidal, en 1874, il est chargé de la mission de Pouébo. Au bout de 20 ans, il demande à aller à la colonie des lépreux à Bélep. Il y travaille pendant 2 ans avant de retourner à Balade pour les 7 dernières années de sa vie. Il meurt à 80 ans, là où le Fr. Blaise et Mgr Douarre sont morts. Il a servi la mission pendant 60 ans.

cuire ce corail et le laisser infuser fut l'ouvrage de quelques autres semaines. Le moment était enfin arrivé de voir élever ce four à jamais célèbre dans nos archives. Quelques jours après que nous eûmes fini de porter nos matériaux, on vola l'embarcation.... Cet ouvrage de romain était achevé, il est vrai ; mais d'autres difficultés s'élevaient. Dans quoi pétrirons-nous le pain ? Nous n'avions qu'une toute petite marmite; où prendrons-nous du levain ? Il ne fallait pas en aller chercher chez le voisin. Enfin qui est-ce qui fera le mitron ? Le frère Jean fit évanouir la première difficulté en faisant une huche. Je fis évanouir la seconde en délayant de la farine avec du vinaigre et laissant cette pâte s'aigrir. Monseigneur fit enfin disparaître la troisième en se chargeant de faire le pain. Le jour où nous fîmes notre première fournée fut vraiment un jour de fête. Nous allions manger du pain, c'est tout dire. Il ne fut cuit que le soir après notre souper, mais comme notre souper ne nous gênait pas beaucoup l'estomac, nous ne laissâmes pas de rompre un bon morceau de croûte ; quoiqu'elle fût un peu brûlée, le père Viard et moi, nous la trouvâmes si délicieuse, que, je crois, nous fîmes un péché de gourmandise en la mangeant. »¹¹

Le pain était d'un point de vue matériel, l'aliment de base des contemporains, c'était aussi un élément culturel et religieux important. On sait que les pratiques alimentaires et religieuses sont des éléments constitutifs de l'identité personnelle et celles qui sont le plus longtemps conservées.

L'approvisionnement en denrées venues de l'extérieur étant malaisé et aléatoire, les missionnaires essayent de tirer profit des ressources locales, qu'ils achètent ou qui leur sont offertes. Ce nouveau régime alimentaire est plus ou moins apprécié par les uns et les autres, mais nécessité fait loi.



Des repas océaniques plus que frugaux

Le P. Chevron¹² depuis l'archipel des Tonga écrivait :

« Notre nourriture à nous est bien simple ; ce sont quelques bananes cuites à la marmite ou un morceau d'igname que nous apportent les naturels ; quelquefois le frère Attale le fait cuire lui-même ou bien réchauffe quand il a été apporté cuit ; le plus souvent pour en faire un espèce de potage, il le délaye dans un peu d'eau et de sel à quoi il présente une cuillerée trempée dans la graisse de cochon. Les poulets sont pour nous assez rares. Si chez nos voisins on mange quelques cochons, ils ne

¹¹ Lettre du 31/01/46. Pierre Rougeyron à Claude-Joseph Favier.

¹² CHEVRON JOSEPH (08-07-1808 11-07-1842 06-10-1884) Né à Nantes, en France, jeune prêtre diocésain à la santé fragile, il demande à son évêque de pouvoir aller dans les Missions. L'évêque lui demande de rester 10 ans au service du diocèse, ce qu'il fait. A la fin de ce délai, il va tout de suite voir le P. Colin, qui l'accepte aussitôt et l'envoie en 1839 avec le 3ème groupe de missionnaires en partance pour l'Océanie. Un de ses compagnons est le futur évêque Viard. Il doit faire son noviciat sur le bateau. Après un bref séjour en Nouvelle-Zélande, il est envoyé travailler avec le P. Chanel à Futuna qu'il quitte peu de temps avant le martyre. Il est envoyé à Wallis pendant un an, avant d'être le premier mariste nommé à Tonga en 1842. Après 5 ans à Pea, il déménage à Mua où le Tu'i-Tonga se convertit après 4 ans. Mais l'autorité à Tonga tombe vite entre les mains du Roi protestant, Georges, qui persécute les catholiques, rendant ainsi son travail très difficile. Il continue son travail à Tonga pendant 42 ans et au moment de sa mort, 17.000 catholiques sont desservis par 7 missionnaires. Il meurt à 76 ans et est appelé à juste titre: « l'apôtre de Tonga ».

manquent pas de nous en apporter notre part. On pourrait comparer pour le goût l'igname à la pomme de terre; froide, elle devient dure et assez mauvaise. »¹³

« Voici quel a été notre régime à peu près tous les jours : le matin et le soir, une soupe d'ignames mais avec du sel et de l'eau ; le midi, des ignames cuites au four ou bouillies avec un petit morceau de lard ou autre chose tel qu'un peu de riz, quelques légumes, un peu de poisson, par hasard, jamais deux plats. Le peu de graisse que nous avons eu, nous l'avons gardée pour le révérend père (Roulleaux) qui était plus dans le besoin. Joignez-y un coco à boire et vous aurez notre régime complet. Le peu d'exceptions qui ont eu lieu ne méritent pas d'être notées. Avec bon appétit et bon estomac on s'en tire. Voilà pour moi et pour le frère (Annet Pérol, premier mariste mort aux Fidji) tant qu'il a vécu. Avec mauvais appétit et mauvais estomac on souffre beaucoup ; voilà pour le révérend père. Ce régime m'a toujours plu pour moi et toujours paru insoutenable pour le révérend père. C'est à peu près la vie d'un trappiste, sans en excepter mon lit qui est au moins aussi dur que le leur. »¹⁴



L'arbre à pain, plaque de verre colorisée conservée à l'Institution Ste Marie, La Seyne

Disette océanienne

Le recours aux populations locales envisagé n'est pas toujours efficace pour nourrir les missionnaires, le P. Padel depuis Apia dans l'archipel des Samoa notait¹⁵: « Quand monseigneur nous a placés ici, il a fait promettre aux chefs de nous nourrir, c'est-à-dire de nous envoyer des vivres; il y ont été fidèles dans le commencement, mais maintenant, si je comptais là dessous, il y a plus de deux ans que je serais mort, car c'est bien le tout si je puis me nourrir un jour ou deux avec ce qu'ils me donnent par semaine. Heureusement j'ai encore pu me procurer de la farine à bord des navires baleiniers américains... ». De plus c'est placer les religieux en situation de dépendance vis à vis des tribus, lesquelles ne sont pas toujours capables d'assurer leur propre subsistance, alors que les contraintes climatiques ou les aléas politiques (guerres) ont des conséquences sur les cultures agricoles.

Le P. Forestier depuis la Calédonie observait¹⁶ :

« Année commune, l'abondance dure à peine trois ou quatre mois ; cette abondance consiste à manger une fois par jour des ignames en quantité suffisante pour ne plus sentir la faim, les plus riches conservent quelque chose pour leur déjeuner. Pendant le reste de l'année un petit nombre seulement mange du taro tous les jours une fois ; les autres vivent principalement de racines sauvages et de coquilles. N'ayant jamais le nécessaire, ils n'ont gardent de mettre de côté ; c'est une pitié de les voir dans la saison des pluies partir au moindre rayon de soleil pour arracher des racines dans la montagne et revenir ensuite trempés par la pluie, grelottant de froid. »

Des missionnaires agriculteurs

Mgr. Douarre a alors conscience que la mission n'a d'autre solution que de produire sa propre nourriture en développant culture et élevage¹⁷ :

« Le pays serait susceptible d'offrir de grandes ressources ; mais il faudra y introduire bien des choses. Ils n'ont pas la ressource de l'arbre à pain, seulement quelques cocotiers dont ils mangent jusqu'à l'écorce. J'y ai vu peu de bananiers ; ils ont de taro, des ignames aussi, quelques poules, point

¹³ Lettre de 24-25/06/43. Joseph Chevron à sa famille.

¹⁴ Lettre du 20/07/48. Jean-Baptiste Bréhéret à Jean-Claude Colin.

¹⁵ Lettre du 26/02/1850. Louis Padel à Jean-Claude Colin.

¹⁶ Lettre du 12/03/1853. Benoît Forestier à Jean-Claude Colin.

¹⁷ Lettre du 10/01/1844. Guillaume Douarre à Jean-Claude Colin.

de cochons, heureusement pour nous l'équipage du *Bucéphale* nous en donnera quelques-uns pour peupler l'île. Nous avons un mouton et une brebis, quelques poules, des canards et après la disette viendra probablement un temps plus heureux. Le chef à côté de la case duquel s'élèvera la mienne veut bien me céder un terrain qui lui appartient, près d'un magnifique ruisseau. Si nous pouvons nous procurer des bestiaux, la position des missionnaires sera passable, les prairies sont en si grand nombre qu'il sera facile de les élever. Je crois que la vigne y réussira ; la température me paraît excellente. Nous aurons un beau jardin que nous arroserons sans peine, du poisson dans la rivière qui coule à côté de notre future habitation, en sorte que nous pouvons espérer, après des dépenses faites dans les commencements, mettre la mission sur un bon pied... »

De son côté, Louis Padel¹⁸ aux Samoa est contraint à la même solution, si la création de la Société de l'Océanie pour venir en aide aux missionnaires devait rendre plus facile l'approvisionnement des missions, Mgr. Bataillon se montre pour le moins économe des finances:

« Voilà où nous en sommes sous le rapport de l'isolement; sous le rapport du dénuement nous en sommes au même point. Au mois d'août dernier, Monseigneur nous avait envoyé un budget des provisions qu'il nous autorisait à prendre chaque année à bord des navires de la Société de l'Océanie¹⁹, d'après les conventions passées avec monsieur Marceau sous la date du premier novembre dernier. Monseigneur nous adressa une lettre dans laquelle il nous annonce que nous ne devons pas compter pour toujours sur ce budget, qu'il faut planter des arbres à pain, etc., et qu'en attendant qu'ils produisent on nous enverra du biscuit et qu'ensuite nous remettrons notre portion à d'autres.

En conséquence nous voilà maintenant réduits à cultiver la terre qui ne nous appartient pas pour avoir de quoi soutenir notre existence. Si nous étions encore plusieurs ensemble, certainement nous ferions quelque chose ; mais qu'est-ce que le travail d'un seul homme au milieu de forêts qu'il faut défricher, surtout avec le soleil des tropiques ? »²⁰

Même combat serait-on tenté de dire dans l'archipel fidjien pour le Père Jean-Baptiste Bréhéret²¹ :

« Une fois levés, nous prions jusqu'au (petit) déjeuner ; ensuite nous nous livrons à nos occupations qui sont : tantôt visiter et instruire un malade, tantôt bêcher une planche de jardin pour planter des choux ou semer des pois, etc., tantôt laver son linge, tantôt faire de la tresse pour nous construire un gîte (nous appelons tresse une petite ficelle plate cordée à trois, avec laquelle on lie les maisons etc.; j'en ai bientôt fait deux mille brasses depuis que je suis ici) ; tantôt raccommo-der sa culotte etc. etc. Ensuite vient le dîner et puis même répétition. Mais nous n'avons plus de montre pour régler tout cela. Il faut aller à vue de compagnie. Nous dînons souvent à une heure, quelquefois à deux et même à trois ou à quatre, comme les messieurs. Nous ne sommes pas à table d'hôte ; aussi nous ne payons pas si cher : un morceau d'igname rôti, un chou, un coco et voilà tout. Si vous saviez comme c'est bon quand on a bon appétit ! »

¹⁸ PADEL LOUIS (21-08-1815 11-10-1845 22-01-1879) Né à Nantes, en France, prêtre diocésain, il fait sa profession mariste en 1845, à 30 ans, et part un mois plus tard pour l'Océanie. En passant par le Cap Horn et Tahiti, il arrive à Apia en 1846 et construit la première maison mariste à Mulinu'u. La vie y est très difficile et son compagnon, le Fr. Gérard, meurt au bout de deux ans. Après sept ans à Samoa et une visite à Tonga, le P. Padel est transféré à Wallis où il passe le restant de sa vie missionnaire. Il construit l'église de Mua. Il a écrit des volumes du Journal qui retrace les étapes de l'église à Samoa et Wallis et les premiers essais d'une éducation au niveau de séminaire. Il est décédé à l'âge de 64 ans et a été enterré dans l'église de Lano.

¹⁹ « Cependant l'installation de missionnaires en Nouvelle-Calédonie ne laisse pas l'Europe insensible. Mgr Douarre, lors de ses séjours en France, a su mobiliser l'opinion. Un officier de marine, Marceau, un négociant du Havre, Marziou, leur apportent leur concours. Sous leur impulsion se fonde « la Société française de l'Océanie ». Son but, transporter les missionnaires sur les lieux d'évangélisation, faire pour eux les opérations commerciales que la sainteté de leur ministère ne leur permet pas d'exercer. Des bateaux sont achetés, parfois même donnés : *l'Arche d'Alliance*, *l'Anonyme*, le *Stella del Mare*. Mais la Révolution de 1848 portera un coup fatal à la Société. Après avoir végété quelques années, elle sera dissoute le 23 février 1854. » Ménier Marie-Antoinette, *Exposition du Centenaire de la Nouvelle-Calédonie au Musée de la France d'Outre-mer*, décembre 1953-février 1954 – Catalogue de la Section historique, in *Journal de la Société des océanistes*, tome 9, 1953, 339-358.

²⁰ Lettre du 2/06/1849. Louis Padel à Jean-Claude Colin.

²¹ Lettre du 20/07/1848. Jean-Baptiste Bréhéret à Jean Chapel et Anthelme Buyat.

Le fabuleux jardin du Père Vachon²²

S'il est un missionnaire qui réussit fort bien dans ses entreprises agricoles, c'est le P. Vachon à Vailele aux Samoa²³ :

« J'ai acheté le 20 septembre 1848 au nom et pour la Société une petite terre tout près de la case où j'ai été placé par Sa Grandeur. Mon petit terrain présente une superficie de cent mètres de long sur quarante de large. J'ai donné un fusil à deux coups et soixante-quinze francs, c'est-à-dire, à peu près tout ce que je possédais. J'ai depuis écrit à Monseigneur Bataillon pour le prier de vouloir bien me rendre le prix que j'avais été obligé de payer, mais je n'ai point reçu de réponse encore.

Ma terre n'était autre chose qu'un méchant bois, maintenant elle a pris la tournure d'un joli et très joli jardin. Je possède pour le moment cinq cents pieds de bananiers de différentes espèces, six cents pieds d'ananas de différentes espèces, des arbres à pain en quantité, des cocotiers en assez grand nombre ... de plus j'ai cinq beaux pieds d'oliviers qui me viennent de France par le *Stella del Mare*, une grande quantité de pieds de grenadiers, plusieurs pieds de vigne. En outre, je cultive l'igname, le taro, le maïs, la tomate, l'oignon, la patate douce, haricot, papayer... De plus, j'ai une petite basse-cour qui se compose de cochons, dindons, canards, poules et lapins. J'ai déjà obtenu quelques petits succès, je nourris le tout avec du coco, du maïs, papayes, etc. ... Le maïs ici peut donner quatre récoltes par an ; ce serait réellement magnifique si les coups de vents étaient moins fréquents dans la position où je me trouve. J'ai mesuré quelques pieds de maïs qui avaient de douze à quinze pieds de haut. Quoiqu'il n'ait point répondu à toutes mes espérances, il m'a cependant rendu le plus grand service parce qu'il a fourni une nourriture excellente pour mes cochons, poules et dindons. ...

Mes oliviers sont magnifiques, mes ananas excellents. La feuille de la patate me tient lieu d'épinards, et sa pomme remplace les pommes de terre, mais elle ne produit beaucoup que dans les terrains sablonneux.

Mes bananiers sont chargés de fruits depuis longtemps déjà; ils ont donné des régimes qui contenaient deux cent quarante-deux bananes. Or j'en ai pesé dont une banane seule pesait quatre cents grammes. Ils ont considérablement gagné et pour le goût et pour la grosseur par la culture européenne.

Mon petit jardin fait l'admiration des naturels et des étrangers et me fait trouver dans ses produits de quoi mener une honnête existence et au besoin de quoi soulager mes confrères.

Avant d'avoir acheté ma terre, j'avais fait quelques petits essais, mais on m'a toujours tout volé parce que les naturels prétendent que tout ce qui est sur leur terrain est aussi à eux. Maintenant rien de tout cela, j'ai ma terre. La propriété en est bien reconnue, je suis devenu propriétaire à leurs yeux, et par conséquent jouissant du droit de tous les propriétaires. Les vols sont devenus extrêmement rares dans ma nouvelle terre.

On a bien trouvé à redire dans les commencements; les ministres (pasteurs, catéchistes protestants) ont bien voulu chercher à me nuire et à me représenter comme un homme de rien, un homme qui avilissait son ministère en travaillant la terre de.... A tout cela je me suis contenté de répondre et de prouver par les saintes écritures que saint Paul n'avait point trouvé indigne de son apostolat de travailler de ses propres mains pour avoir de quoi se nourrir lui et les siens.

Au reste, la famine qui règne depuis longtemps m'a entièrement justifié aux yeux de tout le monde et me donne en ce moment le moyen de pouvoir distribuer avec fruit le résultat d'une partie de mes travaux.

Mon jardin a une réputation qui s'étend dans tout l'archipel. On vient le voir par curiosité. Le résultat que j'ai obtenu me donne un nouveau lustre et me fait joindre à mon titre de docteur habile, celui de cultivateur entendu. Je reçois beaucoup de visites d'étrangers, parmi lesquelles je puis citer trois commandants de navire de guerre anglais, l'évêque anglais de la Nouvelle Zélande, Georges Selwyn, le consul américain, John Williams, des capitaines de navires, et même jusqu'au fils du fameux George Pritchard, William.

Je suis pour le moment grandement occupé à me construire une petite maison sur ma terre, mon ancienne est si peu décente et si rongée des vers que je m'attends à la voir tomber par terre au premier

²² VACHON XAVIER (19-06-1818 22-09-1844 30-11-1880) Né à Lyon, en France, ordonné à 26 ans, il est profès en 1844 dans la SM, part l'année suivante pour Samoa, où il arrive en 1846 dans le deuxième groupe de missionnaires maristes pour Samoa. Il travaille à Mulinu'u, puis à Vailele à partir de 1848, et enfin il travaille un moment en Nouvelle-Calédonie avant de rentrer en France en 1858. Il meurt le 30 novembre 1880.

²³ Lettre du 20/11/1849. Joseph-Xavier Vachon à Jean-Claude Colin.

coup de vent qui aura lieu et nous sommes précisément dans la saison où ils commencent à se faire sentir. »

Ainsi le Père Vachon n'hésite pas à convoquer Saint Paul²⁴ pour témoigner face aux ministres (du culte) protestants que le travail manuel n'est pas dégradant pour un prêtre, pour un religieux.

Les activités agricoles, la passion du Père Vachon pour son jardin ont fait aussi grincer quelques dents du côté des autorités, il est dépeint comme un missionnaire : « fanfaron ; nul n'est plus habité que lui pour la chasse, pour la pêche, pour fumer un cigare, pour monter un cheval ; il fallait que sa maison fût plus haute que toutes les autres, que ses plantations etc. se distingassent entre toutes... »²⁵

Des débuts difficiles pour la mission calédonienne

Le P. Rougeyron témoignait des débuts difficiles de la mission, l'insécurité ne fait qu'aggraver la situation alimentaire²⁶ :

« Plus de dix porcs, auxquels nous n'osions toucher pour les faire multiplier dans cette île qui est sans ressource, ont été percés d'outre en outre au moyen de leurs lances. Eh bien ! Nous avons été menacés plusieurs fois de cette arme mortelle ; qui est-ce qui a retenu le bras de ces sauvages prêts à nous frapper, qui est-ce qui a fait éteindre sur notre toit des charbons embrasés ? Qui est-ce qui, en un mot, a empêché des hommes sans lois, sans chefs pour les punir, sans religion, sans sentiments humains, sans prévoyance, etc., de nous piller et de nous massacrer. Dieu, oui Dieu seul, que Marie a intéressé à notre sort. »

Cette situation, de fait, empêche les missionnaires de remplir leur tâche spirituelle :

« Vous pensez peut-être que mes premiers soins ont été de courir après les âmes. Hélas ! Non. Nous l'aurions désiré, mais nous ne le pouvions. Ignorant la langue qui est très certainement des plus difficiles pour en saisir le génie, nous n'aurions pu paraître devant eux que comme des muets : qu'avons-nous donc fait ? N'ayant aucune ressource matérielle, nous avons entrepris de gagner notre nourriture à la sueur de notre front. »

Cette entreprise requiert la participation de tous, évêque compris :

« Depuis cet instant, rien ne lui a coûté, les travaux les plus pénibles et les plus humiliants étaient son partage. L'épiscopat a quelque chose de brillant au dehors, c'est-à-dire dans nos pays civilisés, mais dans les missions, surtout celles qui commencent, celui-là a vraiment du dévouement et de la grandeur d'âme, qui accepte cette lourde mitre. Il faut avoir été dans les missions pour bien comprendre ce que j'ai dit et ce que je ne dis pas... »

Et d'ajouter :

« Un jardin nous était indispensable. Le frère Blaise sur qui nous comptions, venait de faire une chute qui le retenait oisif à la maison. Monseigneur et votre serviteur prirent encore un autre métier ; une bêche et une pioche sur l'épaule, nous allions tous les jours défricher notre jardin, qui était une forêt. Ce jardin nous coûta beaucoup de sueurs et de fatigues et ne nous fut pas d'une grande utilité. Nos graines trop vieilles sans doute ou bien gâtées par la mer ne germèrent pas pour la plupart, et celles qui germèrent nous firent attendre les unes six mois, les autres dix et d'autres quinze mois, avant que de nous donner d'autres graines pour les renouveler. Vous voyez, mon révérend père, qu'on ne fait pas ce que l'on veut et que ces beaux châteaux que l'on bâtit en imagination se réalisent rarement. »

Si en naturaliste averti le P. Montrouzier²⁷ dresse un inventaire des plantes et cultures de Calédonie, c'est pour constater que²⁸ :

²⁴ Dans le Nouveau Testament, Paul écrit aux Thessaloniciens en condamnant la paresse et le désordre : 2 Th. 3 : 8 Nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne; mais, dans le travail et dans la peine, nous avons été nuit et jour à l'œuvre, pour n'être à charge à aucun de vous. 9 Ce n'est pas que nous n'en eussions le droit, mais nous avons voulu vous donner en nous-mêmes un modèle à imiter. 10 Car, lorsque nous étions chez vous, nous vous disions expressément : Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus.

²⁵ Lettre du 17/09/1851. Victor. Poupinel à Jean. Louis. Rocher.

²⁶ Lettre janvier 1846. Pierre Rougeyron à Claude-Joseph Favier.

²⁷ MONTROUZIER XAVIER (03-12-1820 22-09-1844 16-05-1897) Il est né à Montpellier, en France, et il est spécialiste en sciences naturelles à la Sorbonne, quand il se joint à la SM. Il part avec Mgr Épalle, comme son

« Ils meurent de faim. Oui, mon cher père, si vous pouviez voir la détresse de nos sauvages, vous en auriez l'âme toute attendrie. Dans les commencements, c'était une de mes grandes peines. Si je rencontrais un Kanak, il me montrait son ventre et me disait : Kaïkaï, du pain. S'il en venait quelqu'un à la maison c'était toujours le même geste, le même cri. »

Qu'il s'agisse du jardin du P. Vachon ou de la Mission en Calédonie, les missionnaires vont importer bon nombre de plantes alimentaires pour améliorer leur ordinaire mais aussi celui des populations locales. Ils sont responsables, comme nous le confirme l'océaniste A. Guillaumin²⁹, de l'introduction en Calédonie de la pomme de terre (1843), du blé (1844), du riz (avant 1852), du manioc (1854), du caféier (1856). Les calédoniens, mais plus généralement les océaniens, ont ainsi pu bénéficier d'une diversification alimentaire. Développer l'agriculture pour développer la mission tant pour les besoins des missionnaires que des populations de nouvelles plantes et animaux vont être introduits, avec des réussites diverses dans les îles du Pacifique. Le P. Montrouzier note à ce sujet³⁰ :

« A part ces plantes (l'igname, le taro, le bananier et l'hibiscus) connues avant l'arrivée de nos premiers pères, on trouve encore en Nouvelle Calédonie les végétaux suivants que nous avons introduits, la vigne, le figuier et le pêcher dont nous avons déjà recueilli d'assez bons fruits et qui nous promettent de grandes ressources pour l'avenir ; l'olivier, le cerisier, le néflier du Japon, le papayer, les choux qui ont été longtemps à nous donner des graines et que nous étions par conséquent obligés de multiplier par boutures, mais qui enfin ont fleuri et fourni quantité de semences, les raves qui viennent fort bien et nous ont fait faire d'assez bons repas, des salades, des haricots qui ne mettent que cinq semaines à venir, des oignons dont les bulbes atteignent quelquefois la grosseur du poing, les tomates qui produisent beaucoup mais dont les fruits sont petits, et les aubergines qui réussissent à merveille, enfin l'orge, l'avoine et le maïs et les pastèques qui viennent au moins aussi bien qu'en France.

Je ne parle pas de la pomme de terre, bien que nous en ayons récolté et mangé, on ne peut pas encore dire qu'elles aient réussi. Elles étaient petites et amères. Peut-être de nouveaux essais amèneront-ils de meilleurs résultats. Je ne vous ai pas non plus parlé de la canne à sucre. Ça a été par un oubli que je vais réparer. La canne à sucre a quelque analogie avec la tige du maïs, seulement elle est bien plus succulente et bien plus savoureuse. Elle met de quatorze à quinze mois pour être mûre. C'est après la floraison qu'on la doit manger, mais jamais les Nouveaux Calédoniens n'ont la patience d'attendre autant de temps et leurs cannes sont cueillies qu'elles sont à peine la moitié de leur maturité. Du reste une seule tige mise en terre suffit pour en produire dix à quinze autres. Il y aurait beaucoup à dire encore sur la manière de cultiver de nos sauvages, mais je ne veux ici que vous donner une idée de leurs mœurs. Je dois pourtant ajouter que, pour la culture du koboné en particulier, ils font parfois des travaux assez considérables, afin de ménager des irrigations continuelles et puis vous faire remarquer que les fruits indigènes sont longs à venir, tandis qu'à ceux d'Europe mûrissent très promptement. »

Pro Vicaire, avec le premier groupe à destination des îles Salomon en 1845, à 25 ans. Après avoir été témoin de la mort de Mgr Épalle à Santa Isabel, il va avec le groupe à San Cristobal. Là il échappe de justesse à la mort quand il est touché d'un coup de lance dans le dos dont il souffre pendant plusieurs mois avant que tous les débris de la lance ne soient retirés. Il est emmené en Nouvelle-Calédonie pour récupérer, et retourne l'année suivante avec Mgr Collomb. Le groupe va alors à l'île de Woodlark, où le P. Montrouzier est supérieur pendant 4 ans avant de retourner à Sydney en 1851. Après avoir écrit un livre sur la botanique de l'île Woodlark, il va en Nouvelle-Calédonie où il assiste au décès de Mgr Douarre en 1853, et est nommé supérieur de la mission. À l'arrivée du gouverneur français, en 1855, il devient le premier prêtre à habiter Nouméa. Il commence la mission à Bélep en 1856, où il reste deux ans avant de fonder la mission de Lifou dans les Loyauté, en 1859. Sauf 4 années passées comme aumônier du bagne, il passe presque toute sa vie à Bélep. Il écrit plusieurs articles, surtout de sciences naturelles et il découvre les énormes ressources minières de Nouvelle-Calédonie. Il meurt à St Louis à 77 ans, après 52 années passées à fonder la mission en Océanie.

²⁸ Lettre du 27/01/ 1847. Xavier Montrouzier à Julien Eymard.

²⁹ André Guillaumin, *L'évolution de la flore néo-calédonienne*, in *Journal de la Société des océanistes*, tome 9, 1953, 79-85.

³⁰ Lettre du 27/01/ 1847. Xavier Montrouzier à Julien Eymard.

Si toutes les cultures ne réussissent pas et si certaines plantes se révèlent même invasives force est de constater comme le fait F. Angleviel³¹ que : « au fil du temps, l'introduction par les Occidentaux de nombreuses espèces comestibles devint ce que d'aucuns considèrent comme un bien. »

Si les problèmes matériels et en premiers lieu une certaine sécurité alimentaire sont à résoudre pour les Pères, la pauvreté des populations est tout aussi un frein à l'évangélisation, le P. Forestier en fait écho³² :

« Si nous blâmons un chrétien de manquer trop souvent au catéchisme, il était à pêcher parce qu'il avait faim. La faim les oblige quelquefois à aller chercher leur nourriture le dimanche, elle empêche les enfants d'être assidus à la classe de lecture, c'est sur elle que tous rejettent leur paresse. Si de la nourriture vous passez au vêtement, c'est encore bien pire, le costume des païens brave toute description, et pourtant pas moyen de le changer sans s'engager à les vêtir tous. Nous serons donc obligés d'employer notre ascendant à les tirer peu à peu de leur abjection et de leur fournir à la fois les conseils, les exemples et les moyens.

Le révérend père Vigouroux³³ vous parle, je crois, de ce qu'il fait pour cela, de ses bœufs, sa charrue, ses moulins. Les plus intelligents sont enthousiasmés quand nous leur expliquons ce qu'ils peuvent en tirer, mais leur enthousiasme tombe vite, les résultats sont trop lents. Nous devons les retenir par la petite récompense de chaque jour, encore nous échappent-ils quelquefois. On éprouve alors un peu de découragement, puis on recommence. Peu à peu quelques jeunes gens se familiariseront avec la charrue et quand ils auront vu le maïs se convertir en farine et la farine en galettes, les plus âgés seront tentés de les imiter. Ceci peut changer beaucoup l'avenir de la mission. Nos chrétiens sont incontestablement inférieurs aux païens en force physique, ce sont pour la plupart des jeunes gens ou des infirmes, nous avons besoin de compenser cette infériorité par de nouvelles ressources. Les femmes de leur côté contribueront à la richesse commune en filant et tissant la laine de nos moutons d'abord, puis du coton qu'il nous sera facile de cultiver en assez grande quantité. »

Les cultures réalisées ou envisagées, qu'il s'agisse du café, de la laine et du coton, ne relèvent plus d'un intérêt alimentaire mais participent de la volonté de développer une activité fournissant des biens utiles mais aussi échangeables pour garantir des ressources à la Mission, aux postes missionnaires conçus comme des « réductions ». Mgr. Douarre fait écho de ce procédé utilisé à Balade³⁴ :

« Comme nous attendons dans un mois ou deux au plus, nos pères et nos chrétiens de Futuna, nous n'avons perdu aucune minute pour notre installation, en sorte que nous avons aujourd'hui une maison en bois pour les missionnaires, une cuisine bien commode, un grand hangar dans lequel se trouve une forge, l'atelier de nos charpentiers et menuisiers et même deux chambres. Dans un mois ou six semaines, nous aurons une grande maison d'école partie en bois partie en pierre qui servira provisoirement d'église jusqu'à ce que nous puissions en élever une convenable. Notre jardin marche

³¹ Frédéric Angleviel, *Environnement et anthropisation dans le Pacifique, dégradations et mutations*, in *Le Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 126-127 | Année 2008, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 30 septembre 2016.

³² Lettre du 12/03/1853. Benoît Forestier à Jean-Claude Colin.

³³ VIGOUROUX JEAN-BAPTISTE (25-08-1816 13-09-1848 31-08-1898) Il est né dans le Cantal, le 25 août 1816. Quatre ans après son ordination il entend comme prêtre diocésain, une conférence de Mgr Douarre et décide de le suivre en Océanie. Après sa profession dans la SM le 13 septembre 1848, il part avec Mgr Douarre la même année, à l'âge de 32 ans. L'année suivante il arrive à Anatom, une île du Vanuatu où les maristes se sont enfuis, forcés de quitter la Nouvelle-Calédonie. On décide de fermer la mission et, avec tout le matériel, Jean-Baptiste part pour l'Île des Pins en 1850. Ensuite il va à Balade pendant 4 ans, époque où il assiste au décès de Mgr Douarre et où il signe la déclaration par laquelle la France prend possession de la Nouvelle-Calédonie. Après 2 ans à Touho et 4 ans à Wagap, il passe ses 39 dernières années à St Louis, sauf 3 ans à Nouméa. Il construit les bâtiments de la mission de St Louis et fournit également les plans pour diverses églises de la Nouvelle-Calédonie. En 1890, à 74 ans, il va à Port-Sandwich et là il construit une maison à Lamap, puis retourne en Nouvelle-Calédonie l'année suivante. Il meurt à St Louis, à 82 ans, il est considéré à juste titre comme un des fondateurs de l'Église en Nouvelle-Calédonie. X. Montrouzier dans une lettre à son frère en date des 24/09/1853 et 14/10/1853 confirme : « Le Père Vigouroux songe à créer à la mission et aux naturels des ressources matérielles. Il laboure des champs, élève des troupeaux, de la volaille... »

³⁴ Lettre du 20/10/1851. Guillaume Douarre à Jean Claude Colin.

vite également, grâce aux soins du bon frère Forestier qui nous a déjà fait manger de bons légumes. Quelques petits champs d'ignames sont destinés à nos chrétiens et nous espérons que dès leur arrivée ils pourront s'occuper de leur propre installation, de la culture de leurs champs à laquelle nous ne serons probablement pas étrangers s'il nous arrive quelques bestiaux. Le père Vigouroux a présidé et préside aux travaux de construction: comme il est très intelligent et très adroit et de plus très actif, il nous a rendu bien des services. »

L'ébauche de développement agricole serait-on-tenté de dire, initiée à Balade, va prendre une autre ampleur avec la fondation de la mission de la Conception en 1855 et de celle de Saint Louis en 1856.

L'implantation de la Conception voit la création de la première caféière de Calédonie, l'introduction de 200 moutons, de 20 chèvres... mais, la médiocre qualité des sols rend nécessaire le choix d'un second lieu à Saint Louis. Cette dernière mission joue le rôle d'un jardin d'acclimatation, de nombreuses plantes y sont introduites³⁵, les activités ne se limitent pas aux plantations et à l'élevage, une roue hydraulique, une scierie, un moulin à grain viennent les compléter. La mission est ainsi pionnière dans le développement industriel du territoire calédonien. Ces activités conduisent à la création de la première école professionnelle de Calédonie pour les activités liées au bois, à la forge et à la chaudronnerie.

Enfin, la Mission participe aussi au développement de l'industrie sucrière³⁶, finançant à la demande de petits colons la création de l'usine sucrière de Paita. Cette dernière, la seconde du territoire, sera d'ailleurs conçue par le P. Vigouroux : « Elle consistait en plusieurs fourneaux sans voûte et d'une batterie de cinq chaudières gigantesques sous une toiture provisoire en paille (1868). L'usine à sucre fut surmontée d'une cheminée carrée haute de 8 à 10 mètres avec des créneaux au sommet. » à cela devait s'ajouter une installation pour décortiquer le riz³⁷. Ces deux centres deviendront : « la tête, les bras et le cœur de la Mission » avec : « des cultures, atelier d'apprentissage, ferme modèle, foyer d'accueil missionnaire, école de catéchistes. »³⁸

Une nouvelle façon d'envisager la mission ?

Bref on l'aura compris, les missionnaires ne vont pas seulement pourvoir au bien-être spirituel, moral mais aussi matériel des populations. Dans un premier temps améliorer la vie des océaniens c'est faire en sorte qu'ils puissent se nourrir, se soigner puis être éduqués, participer au développement Objectif partagé par le P. Forestier³⁹ :

« Après tant d'années de délai nous commençons enfin la mission et le travail qui s'offre à nous pourrait satisfaire l'activité la plus exigeante. Tout est à faire parmi nos naturels ; ce n'est pas tout que de les convertir, ou plutôt, pour les convertir même, il est indispensable de les tirer de leur misère. On vous a parlé souvent de cette misère-là. C'est à n'y pas croire si on n'en était le témoin journalier... »

³⁵ Olivier Gargominy, Philippe Bouchet, Michel Pascal, Tanguy Jaffré, Jean-Christophe Tourneur (1996), *Conséquences des introductions d'espèces animales et végétales sur la biodiversité en Nouvelle-Calédonie. La Terre et la Vie*, in *Revue d'Ecologie Appliquée*, 51, 375-402.

³⁶ Saussol Alain, *La mission mariste et la colonisation européenne en Nouvelle-Calédonie*, in: *Journal de la Société des océanistes*, tome 25, 1969, 113-124. L'auteur note dans son article (reprenant comme source *Les débuts de Paita. Moniteur de la Nouvelle-Calédonie*) que le 6 mai 1869, vingt colons de Paita adressaient au Père Rougeyron alors Pro-vicaire Apostolique, une lettre dont nous extrayons les passages principaux : « L'avenir de Paita est des plus incertains. Nos cultures ne peuvent plus qu'à grand peine suffire à nos besoins... La canne (à sucre) seule peut améliorer, nous pouvons dire assurer, notre sort ; mais où trouver une usine ? Pas de capitaux. L'intérêt que dans toute occasion vous nous avez témoigné, nous encourage à recourir à vous dans cette circonstance si grave, si décisive. Cette usine qui nous manque, c'est à vous que nous venons en demander l'établissement à Paita, comme un service public... » A la suite de cette lettre, la Mission fit venir à ses frais une machine à vapeur de Sydney, et avec l'aide des colons, installa l'usine sur un terrain qu'elle avait acheté. Les premiers essais eurent lieu en novembre 1871.

³⁷ Historique des lieux cités consulté sur <http://www.old-time-nc.com/histnc/montdore.htm>

³⁸ Histoire du diocèse de Nouméa, consulté sur <http://diocese.ddec.nc/Histoire.htm>

³⁹ Lettre du 2 /03/1853. Benoît Forestier à Jean-Claude Colin.

Son confrère le P. Chevron, l'apôtre de l'archipel tongien, ne dit pas autre chose⁴⁰ :

« Ce qui nous a gagné les naturels, c'est le soin que nous avons pris de nous conformer en tout à leurs usages ; nous vivons comme eux, nous contentant de ce qu'ils nous apportent, leur expliquant que, si nous n'étions pas bien sûrs de la vérité de la religion que nous leur annonçons, nous serions les plus fous des hommes ; quand nous allons les voir, nous couchons comme eux sur la terre recouverte d'une natte, ou sur les planches de quelque embarcation; nous assistons à leurs fêtes, à leur kava. Nous avons soin d'en avoir toujours un morceau à offrir à ceux des chefs qui viennent nous visiter. Il est rare qu'on ne fasse pas à la maison le kava au moins trois fois par jour, quelque fois on le fait jusqu'à dix. Nous n'achetons et ne vendons rien. S'ils ont besoin d'une aiguille, de fil, d'un clou, etc., nous leur donnons le peu que nous avons; nous leur prêtons quelques outils, des bêches, des pioches, des haches, à ceux qui n'en ont pas, etc. Mais le plus précieux à leurs yeux, c'est le soin des malades qui n'est plus monopole des protestants... » et d'ajouter : « En un mot, nous tâchons de faire du bien à tout le monde sans rien exiger de personne et de faire bon accueil même au dernier de ces pauvres infidèles et aux protestants eux-mêmes sans distinction. Tout en saisissant toutes les occasions favorables pour glisser dans les conversations quelques explications sur la religion, nous cherchons à ne pas fatiguer ces pauvres estomacs dégoûtés d'instructions, à qui les missionnaires sont devenus insupportables sous ce rapport comme sous mille autres. »

S'intéresser à l'approvisionnement alimentaire, au repas des missionnaires, pourrait sembler futile. Force est de constater qu'il n'en est rien. Si se nourrir est bien un besoin physiologique, le repas est aussi le lieu d'un lien social, culturel qui revêt à fortiori pour des religieux, un caractère sacré. Mais, ne nous trompons pas, la première tâche et même devoir du missionnaire éloigné, parfois presque perdu sur une île océanienne, c'est d'assurer sa subsistance. Comment pourrait-il sinon remplir la mission bien spirituelle qui lui a été confiée ?

La résolution de cette question allait avoir des conséquences sur les missionnaires eux-mêmes, mais aussi sur la vie des populations, et même le milieu naturel !

Les missionnaires tels des moines défricheurs auraient pu reprendre à leur compte la devise monastique « ora et labora » et on serait tenté, à leur sujet, de paraphraser la règle de Saint Benoît : « ils seront vraiment missionnaires lorsqu'ils vivront du travail de leurs mains. »⁴¹. En un certain sens, le travail manuel qui s'impose à tous et même aux responsables de la mission (à certain du moins) à l'exemple de Mgr. Douarre, renforce les liens confraternels mais aussi ceux des missionnaires avec les populations locales.

Cette simplicité de vie, cette humble présence, ce temps parfois assez long d'imprégnation rendu nécessaire par la pauvreté matérielle et humaine, trop peu de missionnaires sur des territoires immenses, ont donné un caractère particulier à la mission, bien éloigné de ce qui avait été fait sur d'autres continents, particulièrement en Amérique latine.

Cette présence est aussi un soutien apporté aux populations pour améliorer leurs conditions de vie par la valorisation agricole et même industrielle. Mais l'aspect économique n'est pas tout, à cela, il faut ajouter l'effort éducatif et sanitaire.

Enfin, avec l'introduction de nouvelles plantes et de nouvelles espèces animales, avec la colonisation agricole, c'est le territoire lui-même qui est transformé. Ainsi la Mission mariste ne s'est pas limitée aux seules actions spirituelles mais a aussi participé au développement des populations et des territoires, apportant des nourritures tant spirituelles que temporelles, ce qui fait dire à l'océaniste A. Saussol que la Mission est à relier : « à une grande tradition humanitaire. » et chrétienne, serait-on-tenté d'ajouter.⁴²

⁴⁰ Lettre des 24-25/06/ 1843. Joseph Chevron à sa famille.

⁴¹ Si la formule « ora et labora » ne figure pas sous cette forme dans la règle de Saint Benoit, celle-ci prescrit : ils sont vraiment moines lorsqu'ils vivent du travail du travail de leurs mains comme nos pères et les apôtres. »

⁴² L'auteur écrit au sujet de la Mission mariste en Calédonie : « Son œuvre fut en fait ce que furent les hommes, idéalistes ou pragmatiques, qui, à des moments divers, eurent la lourde charge de l'incarner. Discutables ou non, les positions qu'ils purent prendre doivent être considérées dans le contexte d'une époque où souvent la force avait force de loi. Mais on ne peut leur dénier tout au long de ce siècle d'histoire une continuité logique combinant à la fois les intérêts et les objectifs qui leur étaient propres et leur attachement à une grande tradition humanitaire ». Alain Saussol, *La mission mariste et la colonisation européenne en Nouvelle-Calédonie*, in

Mission de Saint Louis, dessin de E. Dardoize, d'après l'album de M. le Lieutenant Testard publié dans *Xavier*



Montrouzier de Louis Secondy, Arts et traditions rurales, 2012, p.134

Mission de la Conception [Le patrimoine de la Commune du Mont Dore](http://www.old-time-nc.com/histnc/montdore.htm) consulté sur
<http://www.old-time-nc.com/histnc/montdore.htm>





Champ de riz à St Louis vers 1870 [Le patrimoine de la Commune du Mont Dore](http://www.old-time-nc.com/histnc/montdore.htm) consulté sur <http://www.old-time-nc.com/histnc/montdore.htm>

